

Le souffle de vie

Quand je revois la scène, un grand trouble m'envahit. Je voudrais que rien de tout cela ne soit arrivé. Pourtant, avec le temps, j'apprends à vivre avec. Il y a donc un avant et un après, mais surtout un éveil, une seconde vie. Je n'ai pas oublié ce qu'était celle qui précéda ce jour particulier, elle est faite de souvenirs heureux où s'entremêlent confusément des images de ma jeunesse, puis de ma rencontre avec Patrick, la naissance de Léo, celle d'Astrid, leurs premiers pas, l'école. Ah, l'école ! Quel symbole ! Désormais, quand je passe devant le portail de la maternelle Jeanne d'Arc, je regarde avec bonheur chaque dessin que les enfants ont placardé sur les baies vitrées qui donnent sur le trottoir. On y voit des paysages, des fleurs, des animaux aux formes burlesques, mais aussi beaucoup de tendresse.

Astrid était là ce jour là, peut-être à peindre l'un de ces dessins. Elle aimait peindre quand elle était petite. Contrairement à Léo qui profitait de ces occasions pour refaire la décoration alentours et parfois même se maquiller abondamment de peinture à l'eau, sa petite sœur s'appliquait et reproduisait avec soin les personnages qu'elle chérissait dans les contes pour enfants. Je me revoyais petite fille et je me délectais du plaisir évident qu'elle mettait dans ses œuvres.

D'aucuns disaient qu'Astrid était mon portrait tout craché. Je crois que c'était un peu vrai. Je suis d'un naturel posé, tout en étant déterminée. Ma fille était un peu comme ça aussi et ses succès tout comme son caractère sont peut-être les preuves de nos gênes communs.

Léo, lui, se destinait plutôt au bricolage, mais il n'était pas doté des mêmes vertus de patience. Si ses créations n'étaient pas conformes à son imaginaire, il pouvait se mettre rapidement en colère et tout envoyer valser. Il ne tenait pourtant pas de son père, Patrick est d'un calme olympien.

Je compose souvent avec mon passé car je crois n'avoir pas changé dans mon être profond. Ce sont mes proches qui ont le plus été transformés, selon moi, et Astrid plus particulièrement. C'est sans doute elle qui a subi le plus gros traumatisme, même si elle a été épargnée physiquement par le drame qui s'est joué sous ses yeux. Il me semble parfois me rappeler son regard dans les millisecondes qui ont précédé le noir absolu. Ses yeux effarés ont souvent hanté mes cauchemars. J'imagine l'horreur qu'a pu vivre cette fillette de trois ans à peine.

Quant à moi, je n'avais jamais pris conscience de la violence du choc avant qu'on ne m'ait montré les photographies. La Clio était complètement détruite et je n'arrivais pas à croire que j'avais été empêtrée dans cet amas de ferrailles et de tôles froissées.

Un peu plus tôt j'avais récupéré Léo à son école, et c'était au tour de sa sœur de monter à l'arrière de la voiture. Mon Dieu, Léo ! A cinq ans et demi, il était heureusement encore protégé dans un rehausseur solidement ancré à la banquette. Seulement les mesures des constructeurs ne prenaient pas en compte les déformations de la carrosserie, mais seulement les chocs. Dans ma nuit sans fin, j'entendais souvent scander son prénom et je crois pouvoir dire que ça m'a aidé à tenir bon. Je voulais absolument savoir ce qu'il était advenu de mon petit garçon, quitte à ...vivre !

Alors je refais souvent ce parcours mémoriel comme un exutoire qui viendrait sans doute un jour à bout de mes plus douloureux souvenirs et laisserait l'entière place au bonheur d'y avoir survécu.

Dans ce parcours, je me projette dans une sorte d'immensité obscure où même les sonorités semblent se perdre. Je ne sais pas comment décrire ce que j'ai vécu, des semaines durant semble t'il, tandis que l'apesanteur et le vide étaient mes seules références. Je ne ressentais ni douleur, ni odeur, ni même de présence. Pourtant, je l'ai appris plus tard, mes proches se relayaient à mon chevet et gardaient l'espoir d'un réveil, ou au moins d'un signe d'amélioration.

Dans mon rêve, je regarde une porte depuis... depuis combien de temps ? Je l'ignore. Je ne compte plus les jours, les heures qui passent. Elle a un aspect étrange, elle est suspendue dans le néant sans aucun mur pour la maintenir ni pour m'empêcher de la contourner. Elle me fascine et je concentre mon attention sur le contour lumineux qui la dessine dans cet espace infini. Sans cette porte, je n'existe pas, je tombe interminablement dans le vide, un trou sans fond. J'ai envie d'aller voir de l'autre côté, mais pas maintenant, pas tout de suite, j'ai tout mon temps, celui que je ne compte même plus.

Parfois, la lumière se fait plus vive, je crois entendre des sons plus insistants. Ils sont proches, puis s'éloignent à nouveau. C'est un peu comme si une brise légère entrebâillait l'ouvrant, juste assez pour me distraire. Puis la porte se rabat doucement et le rai de lumière qui entoure son battant diminue d'intensité et redevient pour un temps mon seul horizon. Comme un peintre dépose son imaginaire sur la toile, je projette le mien dans le filet de lumière. J'y peins des visages, des formes et des couleurs. Et le bandeau lumineux ainsi paré, tel un phare qui guide le marin, me rassure et me garde à flot.

Ce jour pourtant, c'est une vive douleur qui vient troubler ma relative quiétude. Pour la première fois depuis que je flotte dans cette immensité, quelque chose vient de me faire mal. En réalité, mon corps se réveille à la douleur, mes meurtrissures viennent soudain me rappeler à la vie. J'ai mal, donc j'existe à l'extérieur. Et le faisceau attirant s'efface brusquement dans les ténèbres, laissant place à un univers confus et agressif. Quelque chose m'incite malgré tout à me séparer du premier pour me diriger vers le second. Sans encore savoir pourquoi, j'ai à faire ce choix difficile.

J'ignore combien de temps s'écoule entre chacun de ces épisodes douloureux. J'imagine le parcours de l'enfant qui naît. Il connaît la quiétude du ventre maternel et se voit poussé à franchir les portes d'un monde dont la première offrande sera la brûlure de l'air dans ses petits poumons. S'il savait cela, il voudrait rester à l'intérieur. Je vis ce dilemme, tout en sachant que ma vie est dehors et non dedans. L'accouchement sera douloureux et peut-être même long, mais il est nécessaire et vital.

Pour l'instant mon corps se refuse à l'effort et je suis là, à observer cette porte. Il arrive que ce que j'entends se voile tout à coup comme si je plongeais sous l'eau et que les sons s'estompaient. Alors la porte se rouvre et révèle un peu de son autre face. Il y a de la lumière, belle, intense, attirante, chaude et dansante. C'est comme une flamme dans un âtre virtuel qui consumerait mes douleurs.

Dans le cadre de la porte, la silhouette d'Astrid apparaît doucement comme un mirage. Son petit doigt m'indique l'autre côté, celui qui se trouve derrière moi, dans le noir. C'est un signe, j'en suis sûre, il faut aller de ce côté. D'ailleurs, Astrid n'est plus là, la porte s'est refermée et j'ai mal, si mal. L'épreuve est terrible, mais je la vis avec la conviction de faire le bon choix. Je cherche à localiser ce qui me fait si mal. Alors je prends tout à coup conscience de mon être tout entier. Derrière mes yeux clos, l'autre monde est le mien, mais c'est aussi celui d'où me viennent toutes ces sensations.

Il y a des semaines sans doute que durent mes aller-venues entre d'une part la porte et d'autre part ce qu'il me convient désormais d'appeler la réalité. L'appel de l'un compense souvent l'attrance de l'autre, me ballotant malgré moi entre ce que je saurai plus tard avoir été la vie et la mort. Mais je n'hésite plus, j'ai choisit depuis que j'ai entendu le nom de mon petit garçon.

Léo, Léo, son prénom me venait comme en écho dans une cathédrale. Parmi tous les sons qui me parvenaient, celui-ci semblait seul à pouvoir me tirer de mon état comateux. Même le phare à l'horizon, symbolisé par la porte, ne parvenait pas à me détourner de cette nage frénétique vers un rivage invisible. Le combat puisait dans mes forces à me faire hurler de douleur. Mais je n'entendais pas le son de ma voix. On m'a dit que j'avais été agitée pendant la deuxième moitié de mon "absence".

A partir du moment où Léo fut mon but à atteindre, je n'eus de cesse de me battre pour vaincre les obstacles qui se présentaient. Mon premier et long combat fut celui du retour aux sens. Les uns après les autres, ils se réveillaient tantôt doucement, tantôt dans la violence.

Je me souviens qu'après le nom de mon fils, ce fut le mien qui m'interpella. Sans doute quelqu'un l'avait-il prononcé pour m'appeler au réveil ? Toujours est-il que ce fut une nouvelle victoire. Je vivais chacune d'entre elles, même les plus petites, comme les phases de l'accouchement déjà évoqué. Chaque bout de terrain conquis me plongeait dans de nouvelles difficultés. Quand je sus que le nouveau mot entendu était mon nom, il me fallut faire tout un cheminement intellectuel pour reconstituer ma propre existence. Qui étais-je, qui étaient mes proches, quelle était ma vie ?

Imaginez un album photo dont les pages se dévoilent peu à peu. Pour en marquer une nouvelle, je place délicatement une photographie qui me sert de signet. Et sur ce signet, il y a une porte dessinée sur un fond noir. Au dos de ce signet, il y a une date, mais elle change perpétuellement. La première n'est pas tout à fait effacée, on peut lire: 14 février 1992. Léo avait à peine cinq ans.

Quand mon catalogue de mots reconnus fut suffisamment étoffé, je pus me construire une identité. Ah! Si ceux qui me parlaient avaient su l'importance pour moi de recevoir leurs mots. Ils me disaient souvent leur peine, leur impatience de me réentendre leur parler, mais je ne savais pas qui m'adressait ces demandes. Tout était à découvrir, comme une enquête que je menais pour ma propre existence. Curieusement, je n'avais pas perdu les notions de bases telles que ce qu'était une femme, que j'étais, et aussi un enfant.

Lorsqu'enfin une voix s'associa à un visage dans mon esprit, je reconnus Patrick. Ce fut la première fois que je pus reconnaître quelqu'un. Je ne comprenais pas tout ce qu'il disait, mais sa voix m'apaisait et me rassurait avec la même douceur que la lumière de la porte. Lors de l'une de ses nombreuses visites, il prononça le nom de Léo et aussi d'Astrid, mais ce fut tout ce que je pus comprendre ce jour là. J'aurai voulu lui dire que j'étais heureuse qu'il soit là, et qu'il m'ait parlé de nos enfants, mais aucun mot ne pouvait sortir de moi. Entre rage et courage, je luttais pour y parvenir, mais j'en étais incapable pour l'instant.

Patrick m'apportait beaucoup mais si sa présence était bénéfique, le vrai moteur qui me faisait avancer était Léo. A ce stade, je ne savais pas encore où j'étais ni ce qui m'était arrivé. J'ignorais simplement le passé. Je ne vivais qu'avec des bribes d'un film qu'il me fallait assembler comme un

réalisateur au montage, mais je n'avais pas le script et le scénario n'était manifestement pas celui que j'avais rédigé.

Les semaines passèrent et bien que ma perception s'améliora de jour en jour, mon état général semblait stagner. Parfois, j'avais envie de retourner dans mon cocon noir et de m'y endormir face à la porte. Mais la présence périodique de Patrick m'encourageait à me battre. Je tentais de reconstituer notre parcours commun. Déjà, j'avais réuni suffisamment d'éléments pour comprendre que Patrick, Astrid, Léo et moi-même formions une famille. Aujourd'hui, quand je repense à cela, je m'étonne de la complexité du raisonnement qui établit des liens familiaux entre les êtres. Untel est ton père, celui-ci, ton oncle et en même temps frère de ton père. Autant d'imbrications qui, dans le langage commun semblent évidentes mais que l'être humain acquiert petit à petit au long de sa vie. Et moi, j'en étais là, à réapprendre toutes ces choses.

Je n'avais pas souvenir d'avoir porté mes deux enfants, ni même de la sensation d'être maman. Pourtant je savais que c'était très important et sans doute la plus belle chose qui me soit arrivée. Sur l'échelle de mes priorités, je ne pouvais partir en paix que si j'avais la certitude que la vie que j'avais donnée n'était pas le fruit de mon imagination. Mais l'instinct maternel, sans doute, résonnait à l'appel de leurs noms, alors que je ne ressentais rien de tel pour d'autres.

Un moment, je crus que ma porte virtuelle s'était rouverte. Une lumière filtrait effectivement jusqu'à moi, mais différemment, sans chaleur. Cette manifestation s'accompagna de nouvelles douleurs. Je me souvins alors avoir choisi cette voie difficile en conscience et surtout en confiance. Cela me réconcilia avec la souffrance et me conduisit à l'apaisement. Alors je sentis la main de Patrick au creux de la mienne et ce fut un immense progrès pour moi. Patrick propageait sa tendresse tel un courant électrique et me comblait de bonheur. Quand il venait me voir, je le sentais dès qu'il entrait dans la chambre. Le sens du toucher revenait progressivement et me permettait de mieux localiser les endroits de mon corps marqués par l'accident.

Par le récit que l'on m'avait fait, j'étais parvenu à reconstituer la journée qui précéda mon coma. Il devait être un peu près seize heures. La journée avait été stressante et Patrick était absent, pris par ses obligations professionnelles. Il est le pilier sur lequel je m'appuie dans les difficultés, je me sens bien à ses côtés. Je l'ai rencontré alors que j'étais étudiante. Comme il avait déjà son permis de conduire, il cherchait régulièrement sa sœur à la sortie de la fac, et, un jour, ils m'ont proposé de me ramener. Ce fut le coup de foudre. J'en ris encore, car, gênés par la présence de Clarisse, sa sœur, nous échangeons à demi-mots. Par la suite, cette complicité ne nous a plus quittés. Dans la séparation - que j'espère temporaire - que nous vivons en ce moment, ces petits plaisirs malicieux pour nous dire notre amour se sont tus pour faire place à l'angoisse.

Il se passa un très long moment avant que l'expérience du retour à la vision puisse se reproduire. Parallèlement, je sentais l'enthousiasme retrouvé de mon entourage qui voyait mon état s'améliorer. Bien sûr, je reconnus Patrick, mais peu de personnes étaient autorisées à me voir. Moi-même, je ne pouvais voir qu'une toute petite partie de mon corps. Mon immobilité fonctionnelle d'une part, et l'appareillage, d'autre part limitaient considérablement mes mouvements. A peine pouvais-je bouger certains doigts et sentir le contact des draps. Les premières heures, je dus me contenter

d'explorer chaque centimètre carré du plafond. Lorsqu'une mouche arrivait par accident à pénétrer dans la chambre, elle m'occupait des heures durant et chacun de ses déplacements dans mon champ visuel était une attraction distrayante.

Je ne parvenais pas encore à parler, la communication était laborieuse car elle se faisait par des codes convenus. En clignant des yeux, en bougeant un doigt, j'arrivais à manifester mes demandes. Mais quand celles-ci se faisaient plus directes, je soupçonne qu'on faisait semblant de ne pas me comprendre. Même Patrick entraînait dans ce jeu qui me frustrait et me mettait en colère. J'aurai voulu savoir ce qu'était devenu Léo dont personne ne me parlait jamais. Je ne savais même pas s'il avait survécu. A ce stade, seuls Patrick et mes parents pouvaient me visiter. Même les enfants n'avaient jamais pu se rendre à mon chevet.

Puis, une question me vint : depuis combien de temps suis-je ici ? Comme j'interrogeais Patrick, il fut un peu embarrassé et ne répondit pas, détourna même la question en faisant mine de comprendre autre chose, du genre: "depuis combien de temps est-tu là ?". Cette nouvelle dérobade me mit tellement en rogne, que, toute la nuit, je m'entraînais à prononcer des mots. Au prix de douloureux efforts qui me révélèrent que j'étais blessée au visage, je pus enfin sortir un petit cri. Cette victoire, je la dédiais à mon fils.

Après deux semaines de balbutiements, je pus enfin m'exprimer. Je profitais alors de cette nouvelle conquête pour affronter à nouveau la réticence de tous à répondre à ma question prioritaire. Mais Patrick céda enfin, avec d'évidentes précautions recommandées par le chirurgien.

Il est vrai que je m'étais préparé à beaucoup de désillusions pour ne pas dire pire, mais Pat sut trouver les mots pour doser les réponses. C'est ainsi que je sus que l'accident avait été extrêmement violent et qu'il était miraculeux que je sois encore là. De nombreuses séquelles resteraient, et on ne savait pas encore précisément si je pourrai remarcher un jour. Pourtant, des signes encourageants montraient que cela restait possible. Je savais pertinemment que tout ne serait pas rose et que la lutte serait rude. Mais si j'avais survécu, c'était parce que le petit doigt d'Astrid m'avait montré la direction. Alors, où était-elle ? Et son frère ?

Le lendemain, sans doute après avoir convaincu le corps médical et peut être aussi parce que je m'étais montrée particulièrement convaincante, Patrick revint, mais pas seul. A ses côtés, se tenait une jolie jeune fille qui fondit en larmes dès qu'elle pénétra dans la chambre. Mon cœur de mère sut tout de suite qui elle était et j'en déduis rapidement le reste. Astrid avait 16 ans et j'étais donc restée plus de 13 ans dans le coma. Un miracle avaient-ils dit ? Oui, indiscutablement c'en était un, car ce genre de situation est rarissime dans un service de réanimation. C'est ce que m'a dit le docteur qui les accompagnait. Pas de doute, c'était bien Astrid qui cachait ses yeux rougis par le chagrin derrière ses longs cheveux blonds. A un moment, elle faillit sortir, tant le chagrin semblait l'envahir, mais je lui pris la main, doucement et je sentis une larme couler sur ma joue. Je ne pouvais pas l'essuyer, et c'est elle qui le fit pour moi. L'instant d'après, elle se serait jetée dans mes bras si elle n'en avait été dissuadée.

Le médecin resta un bon moment à mes côtés après le départ de ma famille. Il avait des questions, et des réponses aux miennes. Treize ans de coma était exceptionnel pour un être humain. Le monde avait changé et c'est à doses homéopathiques qu'il me livra certaines informations. On avait

changé de gouvernement, de président et même de monnaie. Et puis, il me parla technique de communication, portables, etc. Le tout entrecoupé de questions sur mon ressenti, en particulier par rapport à ma fille. Il saisit un dessin qu'elle avait posé sur la table de chevet avant de partir. Elle devait me le donner à sa sortie de classe le jour de l'accident. Comme je lui demandais si Léo était mort, il me fit signe que non de la tête. Il compléta laconiquement en disant qu'il ne pouvait pas venir me voir, mais que ça viendrait, qu'il me fallait être patiente.

Astrid revint, après que Patrick nous ait "briefées" toutes les deux. Je ne savais pas que j'avais été défigurée dans l'accident et pour la jolie jeune fille qui avait mes traits d'adolescente, le premier choc avait été très brutal. Elle avait eu beaucoup de mal à se remettre en selle. Pat s'arma de tout son tact pour me dire à quel point mes traumatismes étaient importants. C'est là qu'il me montra les photographies de la Clio. Je ciblais du regard un endroit précis de cette carcasse: la place arrière gauche, celle où se tenait Léo. L'arrière de la voiture avait été partiellement épargné et je priais pour que ce fut cet endroit qui lui servit de refuge au moment du choc. L'engin de chantier qui était à l'origine de la collision avait littéralement broyé l'habitacle aussi sûrement que les mâchoires d'un carnassier sur sa proie. On pouvait même distinguer les entailles profondes faites par les dents de la pelleteuse dans le flanc gauche. Je n'en vis pas plus, les photos étaient rares. A l'époque, les téléphones dotés d'appareil photos numériques n'existaient pas. Pat avait réussi à en obtenir auprès de la société d'assurance et d'un journaliste de la presse locale. Ma longue convalescence avait souvent été l'objet d'articles sur la sécurité routière. Pat avait adhéré à une ligue spécialisée et mon aventure servait d'exemple au chapitre des drames de la route.

A nouveau, de longues semaines passèrent, puis des mois, un an avant qu'un nouveau miracle ne se produisit. Cette fois, il ne s'agissait pas de moi. Un beau matin d'été, je m'en souviens très bien, Astrid arriva, accompagnée de Pat comme à son habitude. Ce dernier avait réussi à apprivoiser Astrid et ses craintes. L'horreur que j'avais pu lire sur son visage s'était effacée au profit d'abord d'une grande compassion puis d'un amour retrouvé dans la personne que j'étais restée. Mais cette visite n'était pas comme les précédentes et je l'ai senti dès leur arrivée. Ils ont pris des gants pour m'annoncer l'entrée en scène de Léo et malgré mes contorsions rendues délicates par mes appareillages orthopédiques et autres, je fis l'effort de me redresser légèrement pour mieux le voir entrer.

Comment décrire ce que je ressentis à ce moment ? Ma réaction première fut de m'écrouler à plat dos sur le lit, sentant toutes mes forces m'abandonner, et fixant le plafond à la recherche d'une mouche ou d'une tache de peinture. J'avais attendu si longtemps cet instant et le jeune homme que je vis n'était pas Léo. En dépit de mon état physique catastrophique, je n'avais rien à envier à ce "légume" qui venait de franchir le seuil de ma porte dans un fauteuil, poussé par une infirmière. Toute la détermination qui m'avait tenue en vie et avait permis cette récupération quasi extraordinaire me fuyait soudain et je m'abandonnais au rejet.

Patrick me raconta bien plus tard que mon cri retentissant avait ébranlé tout l'étage tant ce "non" était déchirant de détresse. Oubliées mes attèles, mes sutures, mes dents cassées, mes jambes brisées, ce que je retins de cette rencontre fut cet être hagard aux yeux sans émotion, un corps difforme qui ne tenait dans son fauteuil que par des systèmes de calage. Il me fallut bien une semaine

de mutisme avant de m'en remettre et pouvoir à nouveau communiquer avec raison. Contrairement à ce que les photos de la Clio révélaient, Léo avait été très touché. Malgré ses protections, son crâne avait percuté le pavillon et, s'il avait subi peu de blessures directes, le choc l'avait envoyé directement dans le monde des infirmes moteurs cérébraux. Ses séquelles étaient très lourdes, il ne pouvait ni manger, si d'habiller, ni rien faire seul. Le terme de légume qui m'est venu spontanément n'a rien de péjoratif dans la bouche de la maman que je suis, il est l'expression de ma douleur. Comme dit le texte de la chanson de Lynda Lemay "ceux que l'on met au monde", j'aurai donné ma vie à ce moment là pour qu'il fut comme les autres. Mais ça, c'était au début.

Des mois passèrent avant que ne je puisse à nouveau m'asseoir, puis me mettre debout avec de l'aide. Me mettre debout ! Quelle ironique double signification quand on sait qu'il m'aura fallu quatorze ans pour le faire physiquement et cinq de plus pour me remettre debout psychologiquement !

Je boîtie encore et pas seulement quand je tente de marcher sur quelques mètres. Dans mes pensées, et malgré l'admiration exprimée par mes proches, il m'arrive aussi de boîtier. Quand Léo me regarde avec son sourire déformé, il m'arrive de rire. Non pas que son visage clownesque provoque mon hilarité, mais parce que j'imagine la tête de quelqu'un qui entrerait et nous verrait tous les deux nous renvoyer une grimace comme dans un miroir. Je me suis habituée aux traits de Léo, mais s'est-il habitué aux miens ? Je n'en sais rien, tout comme je ne sais rien de ce qu'il perçoit depuis dix-huit ans. J'apprends plus à ses côtés que ce que n'importe quelle autre personne pourrait m'enseigner. Le combat que j'ai mené pour ma propre vie dans l'unique espoir de revoir mon enfant est encore attisé par ce formidable désir de comprendre ce qu'il me dit dans ses grimaces et ses gestes désordonnés.

Patrick est resté fidèle, c'est une grande qualité que j'admire chez cet homme qui a tant supporté et qui doit encore m'assister ainsi que son fils dans de nombreux gestes de la vie quotidienne. Nous avons équipé notre logement et nos deux voitures. J'ai passé l'examen du code spécialisé avec succès et j'espère pouvoir à nouveau conduire un jour, quand je serai prête.

Pour l'instant, nous sommes aidés par des tiers qui sont devenus des amis au fil du temps. Ma survie aura été une suite de batailles gagnées à force de désir. Désir et non volonté, car ma motivation s'est construite sur l'espoir de revoir Léo. S'il n'avait pas été mon phare dans la nuit, peut-être que la tentation d'ouvrir la porte encadrée de lumière eut été la plus forte.

L'accident a eu des suites juridiques du fait de nos assureurs, mais je n'ai pas souhaité m'y impliquer, je n'en veux pas à ce travailleur qui conduisait le bulldozer. Peu importe la décision de justice, ce qui compte, c'est que j'ai pu, moi, ne pas regarder en arrière et ne pas l'accabler. J'ai su qu'il a été tellement affecté par ce drame qu'il a démissionné et déménagé sans laisser de traces. Le rencontrer, même pour lui dire mon pardon, l'aurait sans doute achevé, alors c'est mieux comme ça.

Quant-au lieu de l'accident, tout a été modifié pour des raisons d'urbanisme et non de sécurité, de sorte que l'on ne reconnaît plus rien.

J'ai discuté longuement avant-hier avec un représentant d'une association qui œuvre en faveur des handicapés, il m'a conforté dans la certitude que nos vies se sont enrichies en tout, plus que s'il n'était rien arrivé. Avec ce raisonnement, je m'accroche à cette autre conviction, selon laquelle la vie vaut la peine d'être vécue. Quand il m'arrive de le dire devant Léo en m'adressant à un tiers, je le vois

du coin de mon œil qui me sourit d'une manière particulière, comme s'il essayait de me dire que j'ai raison.

L'année prochaine, Astrid se mariera. Elle a rencontré Sylvain quand j'étais encore dans mon autre monde à regarder ma porte. Il l'a beaucoup aidée psychologiquement et c'est un futur gendre comme beaucoup de belles-mères aimeraient en avoir. Avec une maturité exceptionnelle, ils se sont dits que leur mariage ne pourrait tenir que si la thérapie ne pesait pas dans leur couple. Astrid a patienté deux ans pour lui dire que le pas était franchi et qu'elle n'avait plus besoin de lui que par amour et non parce qu'il l'avait épaulée.

J'ai eu raison de suivre le doigt de ma fille en regardant à l'opposé de la porte. L'accouchement a été difficile, pénible et même terrifiant, mais ma nouvelle vie est, comme je le disais en préambule, une nouvelle naissance. J'ai cette chance d'avoir non seulement surmonté les écueils physiques qui ont jalonné ma route, mais aussi avoir pu surmonté les épreuves qui auraient pu me faire tomber bien des fois dans la dépression.

Je revois parfois l'entrée en scène de Léo dans ma chambre et je me demande lequel de nous deux était le plus horrifié par l'autre. Cela me fait rire de penser que Léo a pu se dire à ce moment là : "mon Dieu, quelle tronche elle fait ma mère !".

J'ai préparé un gâteau pour l'anniversaire de Léo qu'on fêtera ce soir. J'ai demandé à Patrick de l'emmener au zoo pour avoir le temps de préparer la pâtisserie à leur insu. J'aurai bien mis les vingt trois bougies, mais curieusement, il ne m'en reste que dix neuves, cinq pour ses cinq ans d'avant l'accident et cinq pour le temps de nos retrouvailles.

Tandis que je teste l'allumeur à gaz pour les bougies tout à l'heure, je vois ce passage du film "seul au monde" où Tom Hanks se sert d'un tel appareil après avoir eu tant de peine à allumer un feu alors qu'il était naufragé sur une île déserte. Cette scène m'avait émue, car elle montrait la dérision de nos petits soucis quotidiens face à la réelle difficulté d'être privé de ces comforts.

Alors, ce soir, je serai fière quand Léo soufflera ses bougies devant mes convives éberlués qui ne savent pas encore que je l'y ai entraîné depuis plusieurs semaines. Avec la même énergie qui m'a animé toutes ces années, j'ai donné à Léo tout le temps qu'il fallait pour construire avec lui cette étape importante de sa vie où il fera quelque chose tout seul. Ce sera en quelque sorte son souffle de vie.